HÉROIDE

OU

LETTRE EN VERS

DE

LOUIS SEIZE

A

SON EPOUSE.

HÉROIDE

OU

LETTRE EN VERS

DE

LOUIS SEIZE

A

SON ÉPOUSE.

Cadit et justissimus unus
qui fuit. . . . . et servantissimus æqui.
Æneid. Lib. 2e.

A PARIS.

Chez l'Auteur, rue St. Jacques, n°. 283, en face celle du Plâtre.

Et chez tous les Marchands de nouveautés.

AVIS.

Je place sous la sauve-garde des loix et de la probité des citoyens, l'édition de cet ouvrage; je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux celui qui, au mépris des droits sacrés de la propriété, en seroit le contre-facteur, désavouant tout exemplaire qui ne seroit pas revêtu de ma signature.

B. J. Piche

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

NEUF ans se sont écoulés depuis la fin tragique de l'infortuné LOUIS SEIZE; cette sanglante catastrophe a jetté une si grande stupeur dans les esprits, qu'ils semblent en être encor frappés, c'est une vive blessure qui saigne toujours, et à laquelle on n'ose toucher sans les plus grands ménagemens. A l'exception de quelques journalistes du tems, aux gages des ennemis de ce monarque pour faire l'apologie de son supplice, et de quelques ouvrages qui ont paru depuis, et qui sont plutôt un récit sommaire de la révolution, que l'histoire fidele de sa vie privée et publique, nous serions encor plongés dans les ténébres les plus épaisses, sans

que la vérité ait osé les dissiper, et éclairer les hommes foibles et égarés qui ne jugent que les effets, sans s'attacher à pénétrer les causes. Sous les Romains, ce peuple si jaloux de sa liberté et si implacable envers les traîtres qui vouloient y porter atteinte, le décemvir Appius eut des amis assez courageux pour faire entendre son oraison funèbre ; et le petit-fils de HENRY n'est point encor authentiquement justifié des absurdes calomnies dont il fut chargé, et dont on outrage encor sa mémoire. D'où peut provenir un silence aussi condamnable? attend-on que la postérité rende aux manes de cette innocente victime le tribut d'éloges que ses concitoyens lui refusent injustement? Ne pouvons nous séparer notre cause de celle des furieux qui l'ont conduit à l'échafaud sans ranimer les haînes et éguiser les poignards? Un gouvernement tutélaire ne veille-t-il pas pour rapeller dans le droit chemin l'imprudent qni voudroit s'en écarter? Les larmes que la pitié répand sur la tombe de l'homme de bien, peuvent elle offenser le magistrat équitable et compatissant qui prévoit dans

cet hommage volontaire celui ont la reconnoissance et l'amour honoreront un jour sa mémoire? Fort de cette assurance; j'ai cru pouvoir, dans une héroide, déveloper les sentimens vertueux qui ont toujours animé LOUIS SEIZE, et qui au moment de sa mort, au milieu des tortures les plus inouies, ont éclaté d'une maniere si héroique. J'aurois peut-être dû abandonner cette tâche difficile à des plumes plus exercées que la mienne, dont le nom seul eût réduit la censure au silence. Mais j'ai pensé que l'intérêt du sujet plus que le charme du stile, seroit le talisman qui agiroit sur les esprits et toucheroit les cœurs; Et j'ai plus compté sur le suffrage du lecteur sensible, que sur celui du littérateur éclairé.

LOUIS SEIZE

A

SON EPOUSE.

O Vous que le malheur fit naître au rang suprême,
Qui m'aidiez à porter le poids du diadême,
Chère Epouse, aujourd'hui qui partagez mes fers,
Le voile est déchiré, connoissez nos revers?
Ce peuple que j'aimois et dont je fus le père,
Qui toujours éprouva ma bonté tutélaire;
Ce Français si vanté par l'amour pour ses Rois,
Barbare maintenant, ingrat, sourd à ma voix,
Me croyant de ses maux l'auteur ou le complice,
Dans son égarement ordonne mon supplice,
Que dis-je, ce Français!.. puis-je donner ce nom
A quelques factieux mus par l'ambition,
Qui profanant ces mots de *peuple et de patrie*,
Font ériger en loix leur froide barbarie.

A

Mon trépas peut encor être un nouveau bienfait,
Si de mes ennemis c'est le dernier forfait ;
Puis-je alors regretter une inutile vie,
De chagrins, de douleurs, sans cesse poursuivie ?
Dans la nuit du tombeau puis-qu'il faut tous rentrer,
Que sont quelques momens de plus à respirer ?
Eh ! qu'est-elle en effet cette frèle existence ?
Quand son aurore nait, déjà son terme avance.
C'est une ombre, un rayon, qui passent sans retour,
Ou qu'un nuage chasse avant la fin du jour.

Abandonné, trahi, la noire calomnie
Semble avoir sur moi seul épuisé son génie,
Son poison dévorant germe dans tous les cœurs,
Et de mes ennemis ranime les fureurs ;
Ils nomment mes bienfaits, des dons illégitimes,
Ma bonté trahison, et mes erreurs des crimes.
Pour gouverner l'état, dans mon conseil admis,
Je vis des factieux, rarement des amis.
Tel qu'un Pilote errant sur la surface humide,
Voguant à l'abandon, sans boussole et sans guide,

Jouet des flots , des vents, contre lui mutinés,
Et pour l'anéantir qui semblent déchaînés,
Qui divisés entre - eux , s'entrechoquent, se brisent,
S'emparent du vaisseau, l'emportent, le maîtrisent,
Paralisent la main qui veut le diriger,
Ou la voix qui s'oppose à ce pressant danger.
Que peut l'infortuné sans un secours propice ?
S'il veut fuir un écueil, il trouve un précipice;
Et de la vague enfin quand il se garantit,
Un nouveau tourbillon l'élève et l'engloutit.
Tels furent, chere Epouse, et mon sort et mon crime;
C'est ainsi que je fus entraîné dans l'abîme.
Paisible maintenant, je touche enfin au port....
Mes malheurs vont finir . . . leur terme, c'est la mort . . .
Elle n'offre d'effroi qu'à l'impie, au coupable,
Que l'avenir tourmente, ou le remord accable,
L'innocent l'envisage et l'attend sans frayeur,
Le calme est sur ses traits et la paix dans son cœur.
Insensés qui niez la divine justice,
Suivez à l'échafaud l'innocence et le vice.

(*A*) Rappellez-vous ce jour où, brillante d'attraits,
Vous parûtes, madame, aux regards des Français,
Où le front couronné, la majesté suprême
Tenoit de vous son lustre et non du diadême.
En recueillant les vœux de ce peuple charmé,
J'appreciai combien il est doux d'être aimé.
Ce n'étoit point l'éclat qui toujours environne,
D'un monarque puissant le sceptre ou la couronne,
Qui commandoit pour vous le respect et l'amour,
Ou forçoit des flatteurs à vous faire la cour,
C'étoit un peuple heureux de voir sa souveraine,
Et des cœurs qui voloient au-devant de leur reine.
Hélas! qui peut compter sur le foible mortel?
Au même instant il dresse et brise son autel.
Son cœur est un dédale où la raison s'égare;
Sensible, indifférent, compâtissant, barbare,
Il aime, hait, recherche, évite, sert, trahit,
Flatte, rebute, élève, abaisse, absout, punit.
Tantôt il vous protège et tantôt vous opprime,
Aujourd'hui son idole, et demain sa victime.

L'homme par sa nature est sujet aux erreurs,
Plus il est élevé, plus il a de censeurs,
Chargé d'un grand pouvoir, on le rend responsable
Des fautes dont souvent un autre étoit coupable.
Je croyois, chere Epouse, éviter ce danger;
Mon peuple gémissoit, je voulus alléger
Le fardeau trop pésant de rigoureux subsides,
Réprimer les excès des traîtans trop avides,
Réduire la dépense, enfin le rendre heureux,
En réparant les maux causés par mes Ayeux.
Mais pour cicatriser cette vive blessure,
Il falloit une main et délicate et sure,
Qui, sans avoir recours à des crédits nouveaux,
De la prospérité put rouvrir les canaux.
(*B*) Las de ces intriguans, novateurs faméliques,
Etrangers dangereux, perfides Empiriques,
Dont les palliatifs et le talent fatal,
Loin de diminuer ou d'extirper le mal,
L'augmentent et souvent le rendent incurable.
Je cherchai dans ce peuple un guide secourable,
Et desirai qu'il fut son propre médecin.

J'assemblai des Etats, j'espérois de leur sein
Voir sortir le bonheur ramenant l'abondance.
De cette illusion je m'enivrois d'avance :
Mais qui peut de son sort prévoir l'ordre incertain ?
Soi-même de sa perte on choisit le chemin.
Ce fut cette assemblée, à mon nom si funeste,
Qui d'abord m'ébranla, le destin fit le reste.
Chacun voulut avoir un sentiment à soi,
De son cerveau débile enfanter une loi ;
Au lieu de réparer, il fallut tout détruire ;
Le desir d'innover fut un commun délire ;
Le sophisme tint lieu d'esprit et de raison,
Et la philosophie y méla son poison.
Le temple de la loi ne fut plus qu'une arène,
L'ambition, l'orgueil, la vengeance, la haîne,
Y luttoient sans pudeur contre la probité.
Je pouvois de mes droits armer la vérité,
(*C*) Frapper les conjurés et leur chef redoutable,
Et ne point m'éffraier par le rang du coupable.
Un mot, et je rendois à leur obscurité
Des traîtres enhardis par leur impunité

Un mot, et reprenant un pouvoir légitime,
J'empéchais mes bourreaux de se souiller d'un
crime.
Mais il falloit porter la mort, le deuil, l'effroi,
Et je ne pus jamais à ce prix être roi.

(*D*) Des étrangers sans nom, des bannis
sans asile,
De sujets turbulens une troupe indocile,
Vinrent dans la cité distiller le poison,
Qui dès long-tems troubloit leur cœur et leur
raison.
Le méchant dans le calme essaie envain sa force;
La révolution, cette puissante amorce,
Attira dans nos murs ces nombreux factieux.
Tels qu'on voit se jouer sur les flots furieux,
Les monstres de la mer à l'aspect d'un orage,
S'attacher aux vaisseaux, attendant qu'un
naufrage.
Livre des malheureux à leur voracité;
Avec non moins d'audace et de férocité,
Telle on vit dans Paris, la horde conjurée,
Affluer et venir partager la curée.

Peuple, je n'ai jamais cherché que ton
bonheur;

Si je me suis trompé, pardonne mon erreur ?
Quand la mort d'un ayeul me plaça sur le trône,
(*E*) Je refusai le droit qu'on paye à la couronne,
Je voulois, par mes dons, mériter ton amour,
Seul tribut qui pouvoit me flatter en ce jour.
Mais il ne m'est resté pour tant de soins, de peine,
Que ton ingratitude et sans doute ta haîne,
Présens que dans la tombe emportent les tirans.

François qui m'accusez, devenez mes garans?
Vous ai-je gouverné comme un peuple d'esclaves?
(*F*) N'ai-je pas aboli ces barbares entraves,
Tourmens où l'on voyoit l'innocent torturé;
Subir le châtiment d'un forfait ignoré.
(*G*) N'ai-je pas allégé ce servage coupable,
Où l'homme impunément opprimoit son semblable ?
(*H*) Ne vous ai-je pas fait jouir de tous vos droits;
En vous restituant vos juges et vos loix ?
(*I*) Vous étiez malheureux, gémissans dans la gène,
(*K*) Je fus dans vos cachots détacher votre chaîne.

N'ai-je

N'ai-je pas, de Thémis réparant les excès,
La balance à la main, revisé vos procès.
N'ai-je pas appaisé ces pieuses querelles,
Qui, trop longtems, hélas! vous rendirent rébelles?
Enfin de l'évangile, interprête inhumain,
Ai-je exilé celui qui n'étoit pas Romain?
Je n'écoutai jamais la voix du fanatisme,
J'enchaînai seulement le monstre d'athéisme,
Voilà pour vous trahir quel fut toujours mon plan,
Voilà votre ennemi, voilà votre tiran.
Louis seize un tiran! . . . de votre sang avide,
Me vit-on immoler l'innocence timide,
Condamner le talent, la richesse, l'honneur,
Organiser le crime, insulter au malheur?
Me vit-on élever de nouvelles Bastilles,
Porter le désespoir dans le sein des familles,
M'enrichir par le meurtre et jouir du larcin
Qui dépouilla la veuve et chassa l'orphelin?
Me vit-on, asservi par d'indignes maitresses,
Paier de vos trésors leurs vénales caresses,
Et sans honte, arrachant le voile à la candeur,
Du front de la vertu proscrire la pudeur?

Louis-Seize un tiran! . . . . quel ami plus sincère,
A de la liberté propagé la lumiere ?
(*L*) Défenseur généreux, même au-delà des mers,
Des peuples opprimés je fus briser les fers.
Moins malheureux si j'eûs, dans mon zèle civique,
Fait taire la raison devant la politique ;
(*M*) L'or n'eût pas commandé la guerre et ses horreurs,
(*N*) La vengeance n'eût pas armé de ses fureurs
Un monstre, un assassin bourreau de sa Patrie,
Et par l'ambition flatté sa barbarie.
Louis Seize un tiran!.... quand vers la liberté
Votre âme s'élança, comme un trait emporté,
Au lieu de comprimer, par force ou par adresse,
De ce prestige vain la délirante ivresse ;
De votre égarement je blâmai les excès,
Mais sans faire à leur cause un injuste procès.
Souvent les plus beaux dons que nous fait la nature,
Deviennent des poisons emploiés sans mesure.

O ! ma chère Patrie, en quelle affreuse main

Je te laisse en mourant ; quel sera ton destin ?
(*O*) Quel guerrier valeureux, consolante pensée !
Un jour rétablira ta grandeur éclipsée,
Pourra changer le cœur des aveugles mortels,
Restituer à Dieu son culte et ses autels,
Et rendre enfin la paix à l'Europe ébranlée ?
(*P*) Dernier jour de splendeur où, la France assemblée,
Vint jurer dans Paris de maintenir sa loi,
De protéger le foible, et défendre son Roi ;
Où l'on vit tous les cœurs se parler, se répondre,
S'abandonner, s'unir, se presser, se confondre,
La douce humanité resserrer ce lien,
Le citoyen soldat, le soldat citoyen,
Où la saine raison reprenant son Empire,
Fonda la liberté, non ce hideux délire,
Qui fut bien-tôt après l'instrument inhumain,
Ou le signe sanglant dont usa l'assassin.
Mais, hélas ! ces transports, ces vœux, ces cris de guerre,
Ces sermens spontanés, cet aspect militaire,
De ce peuple enivré le concours éclatant,
N'étoient que les élans d'un bonheur expirant.

Mon trône chanceloit, son éclat éphémere,
Pour les yeux éblouis séduisante chimère,
Ressembloit au flambeau qui dans l'obscurité,
Réfléchit, en mourant, une pâle clarté.

Vainement je voulus conjurer la tempête,
D'avance à m'accuser chaque bouche étoit prête.
Le soupçon, le mépris, s'attachoient à mes pas,
Et l'habitude au meurtre enhardissoit les bras;
Le crime s'agitoit, mais ma bonté timide
Pour repousser ses traits fut une foible Egide.
L'innocent qu'on soupçonne est déja convaincu;
L'ennemi qu'on méprise est à demi vaincu.
Né Roi d'un peuple libre, on me voioit esclave,
Je voulus me soustraire à cette indigne entrave,
(Q) Et chercher dans la fuite un asile écarté
Où, bravant les poignards, je pus en liberté,
Examiner des loix le code tutélaire,
Qu'il étoit loin de moi ce desir sanguinaire,
D'armer des bras vengeurs pour punir des
ingrats,
Voit-on un tendre Père, au milieu des combats,
Se plaire à déchirer, de ses mains criminelles,
Les membres palpitans de ses enfans rebelles?

Mais on vouloit me perdre et je fus accusé ;
Il falloit mon trépas, l'échafaud est dressé.
Celui qui dans le vice une fois se hazarde,
Repentant, vers l'honneur rarement rétrograde.
J'eûs pour accusateurs ceux qu'il falloit juger,
De leurs honteux forfaits ils surent me charger,
Et ces cruels bourreaux, pour frapper leur
Victime,
Puisèrent dans leur âme à la source du crime.

Barbares, est-ce moi qui n'ai rien respecté,
(R) Qui voulus contre vous armer l'humanité,
Et qui, pour consommer votre injuste ruine,
Prétextai les horreurs d'une affreuse famine.
Est-ce moi qui, le fer et la flamme à la main,
Trouvois à tout détruire un plaisir inhumain ;
(*S*) Qui promenant par tout le meurtre et
l'incendie,
Forçois le citoyen à fuir ma tirannie.
Est-ce moi qui, suivi d'ignobles conjurés,
(*T*) Brigands vendus au crime et de sang
altérés,
Courus vous arracher de votre toit paisible,
Fis de cet attentat un triomphe risible;

(*U*) Et plaçai sur vos fronts, sieges de l'équité,
Des plus vils scélérats l'emblême ensanglanté.
(*V*) De l'affreuse anarchie arborant les bannières,
(*X*) Est-ce moi qui formai ces cohortes guerrières,
Qui donnai le signal et l'ordre du combat,
Et du crime en révolte approuvai l'attentat.
(*Y*) Enfin organisaut ces annales sanglantes,
Est-ce moi qui frappai ces victimes tremblantes,
Soudoiai ces bourreaux dont la férocité
(*Z*) Outrageoit la pudeur, mutiloit la beauté.....
Mais il est des forfaits dont l'horreur déguisée,
Révolte encor l'esprit, répugne à la pensée;
Sur ces sinistres jours tirons l'épais rideau,
Et ne déroulons pas ce dégoutant tableau;
Car qu'importe après tout ma vie ou mon supplice?
Du côté du vainqueur est toujours la justice.
Si trompant ta valeur, ô généreux Henry,
Le sort t'avoit vaincu dans les plaines d'Ivry;
On eût vû les ligueurs commettre un parricide,
Et ta tête tomber sous le glaive homicide.

Ecartons un instant ces scènes de douleurs,
Chère Epouse, essaions de jetter quelques fleurs
Sur la tombe d'amis dans mes revers fideles,
Sans défense immolés par le fer des rebelles,
Leurs mânes de remords ne sont point combattus,
Ils reposent en paix dans le sein des vertus ;
Au lieu que leurs bourreaux entourés du carnage,
De ruines, de sang, théâtres de leur rage,
Inquiets et tremblans, sur leurs sanglans débris,
N'inspirent que l'horreur, la honte et le mépris.

Mon nom n'est point fameux au temple de mémoire,
Et ma vie appartient au burin de l'histoire :
Mais dans ce tems d'orage où chaque passion
Subjugue les esprits, gouverne la raison,
Et, se couvrant du nom de vertus politiques,
Emprunte pour tromper des traits patriotiques ;
Quel est l'historien, dont la sage équité
Transmettra mon procès à la postérité,

Ce Juge de nos cœurs équitable et sévère ;
Tôt ou tard à l'erreur il porte la lumiere,
Présente le miroir au regard détrompé,
Arrache le bandeau de l'honneur usurpé,
Brave le préjugé qu'entraine un titre illustre,
Et rend à la vertu son éclat et son lustre.
Ne croyez pas, cruels, qu'un arrêt imposteur
Par la force arraché, dicté par la terreur,
Soit d'un crime avéré l'organe ou la censure.
Qui... moi... Conspirateur, ingrat, traitre, parjure,
Du malheur des Français le coupable artisan,
Enfin de mon Pays, le fléau, le Tiran....,
Prêtez-moi des forfaits auxquels on puisse croire ?
Gardez vos attentats et laissez-moi ma gloire ?
Pas un doux souvenir ne charme ma douleur ;
Chaque instant de ma vie appartint au malheur.
Époux infortuné, non moins malheureux Père,
Le Ciel sembla sur moi réunir sa colère.
Ami je fus trahi, Roi je fus détrôné,
Innocent on m'accuse, et je suis condamné.
Je ne t'impute point les tourmens que j'endure,
O Ciel! à tes arrêts j'obéis sans murmure ;
du Trône à l'Echafaud tu m'as précipité,
Tu sais, en me frappant, si je l'ai mérité.

Chère

Chère Epouse, oubliez votre grandeur passée,
Oubliez ce haut rang où vous futes placée,
Ce faste, ces honneurs, ces plaisirs, cette cour,
Où tout n'offre qu'intrigue, ambition, détour?
Dans les malheurs communs confondons notre offense;
Et laissons au remord le soin de ma vengeance.
Le méchant n'est jamais coupable impunément,
Il est pour le punir un secret châtiment;
Si la serénité brille sur sa figure,
C'est un masque emprunté qu'il tient de l'imposture:
Pour le connoître il faut le juger au grand jour,
Et l'on voit dans son cœur qu'il porte son vautour.

Toi, mon fils, le soutien et l'espoir de ma race;
Toi qui, si jeune encor, partage ma disgrace;
Enseveli vivant dans ce sombre tombeau,
Une horrible prison, voilà donc ton berceau.

O honte des Français ! . . . un enfant sans
défense
Qui ne peut opposer que sa foible innocence,
Et dont les cris plaintifs se perdent dans les airs.
Eh! qu'a-t-il contre lui ? son nom et mes revers.
Si, semblable à la fleur qu'un beau jour voit
éclore.
Mais qu'un soufle empesté flétrit et décolore,
Le chagrin de ta vie alloit hâter la fin ;
Si l'honneur n'alloit plus habiter dans ton sein ;
(*I*) Si fils dénaturé, si délateur infâme,
L'imposture, le vice abusoient ta jeune âme ;
Si le fer.... le poison ... barbares, arrêtez...
Mettez enfin un terme à vos atrocités?
Frappez, et sur moi seul consommez votre crime?
Mais épargnez du moins cette tendre victime?
Que vous a fait mon fils? Sait - il quel est son
rang?
Qu'il existe des rois, et qu'il est de leur sang?...
Ah! trop illustre enfant, voila ton infortune.
Mais si jamais, hélas! l'inconstante fortune,
Mon fils, te rend le trône où se placa Henry ;
Imite les vertus de ce prince chéry;

Il mit dans ses bienfaits sa plus forte défense ;
Il opposa toujours le pardon à l'offense ;
Sa bonté désarma ses plus fiers ennemis,
De sujets révoltés fit des sujets soumis :
Ce héros magnanime, en déposant les armes,
Arrosa ses lauriers de douloureuses larmes ;
Des vainqueurs, des vaincus il se fit admirer,
Et l'on vit à sa mort tout un peuple pleurer.
Voilà, mon fils, voilà cet exemple fidele
Que ton père en mourant te laisse pour modele.
Naguère sur le trône, au faîte des grandeurs,
Dans la pourpre élevée, au milieu des honneurs,
Tel fut le sort brillant de ma triste famille.
O futile splendeur ! tu le vois trop, ma fille,
Proscrite maintenant, de tous ces biens divers,
Il ne te reste plus qu'un cachot et des fers.
D'une Epouse adorée, intéressante image,
Tes graces, ta beauté, ta candeur, ton jeune âge,
N'ont pu de nos bourreaux désarmer la fureur.
Qu'il s'abuse celui qui croit que le bonheur
Suit de l'homme puissant l'orgueilleuse richesse
Repose sous le daîs où s'endort sa mollesse,
Que l'amour inquiet veille sur son sommeil,
Et que la vérité va luire à son réveil. . . . . . .

L'amitié des flatteurs, en vains mots consumée,
Semblable à leur encens, s'évapore en fumée.
Vois ce simple berger, malgré sa pauvreté,
Sans soucis se livrant à sa franche gaité ;
Il est moins malheureux sous son abri champêtre,
Qu'un prince sur le trône où le ciel l'a fait naître.
De l'amour fastueux dédaignant les desirs,
D'une douce union recherche les plaisirs.
(2) Que ces nœuds fortunés tissus dès ton enfance,
Soient de ta piété la juste récompense.
Pour former ta jeunesse et diriger ton cœur,
La meilleure leçon est celle du malhenr.
Pour apprendre à braver la fortune ennemie,
Il te reste une mère, une tante chérie;
Alors pour soutenir ton courage abattu,
C'est avoir pour appui l'honneur et la vertu.

De la religion précieuse espérance,
Et de l'éternité consolante assurance,
Venez m'encourager et m'apprendre à mourir.
Bientôt de ma prison les portes vont s'ouvrir.
J'entends autour de moi l'appareil du supplice,
La mort est le seul cri qui dans l'air retentisse.

La tremblante vertu se cache et fuit d'horreur,
Et la pitié d'effroi, se glace dans le cœur.
Mes bourreanx m'ont assez couvert d'ignominie,
Savouré les douleurs de ma lente agonie,
Et de mes jours enfin prolongé le tourment.
Mais, c'en est fait, je touche à mon dernier moment.
Lorsque Thémis n'a plus ni bandeau ni balance,
Que le vice triomphe et proscrit l'innocence,
La vie est un chemin trop pénible à tenir,
La vertu sans danger ne peut s'y maintenir.
Insensés, que m'ont fait vos cruelles tortures,
Vos terribles fureurs, vos coupables injures,
Vos cris, vos attentats, cet arrêt infamant,
D'un barbare délire immortel monument!
Ils ont d'un regne obscur écarté les ténebres,
Et rendu mes malheurs et vos forfaits célébres,
Dans la tombe sans eux LOUIS fut parvenu,
Peut-être regretté, mais toujours méconnu.

Chers objets de douleur, d'amour et de constance,
Liens qui m'attachez encor à l'existence,

Mon Epouse, ma sœur, vous aussi mes enfans,
D'un himen malheureux gages intéressans :
Dans un instant, hélas ! et cette main glacée
Ne pourra plus tracer ma derniere pensée ;
Insensible et muet, mon cœur ne battra plus ;
Par vos soupirs mes sens ne seront plus émus :
Dans un instant, mes yeux couverts d'ombres funèbres
Vous chercheront envain à travers les ténebres ;
Mon corps défiguré sans vie et sans chaleur,
N'offrira qu'un objet de tendresse et d'horreur:
Dans un instant enfin, et votre voix plaintive
Envain voudroit fixer mon ame fugitive,
Ces noms chéris de père et de frère et d'époux,
Ne pourront de la mort suspendre le courroux.
Le coupable a du moins, à son heure derniere,
Des parens pour fermer sa mourante paupiere;
Et moi triste, éperdu, seul avec mes douleurs,
Je n'ai pas un ami pour essuyer mes pleurs.
Mais pourquoi vous tracer cette pénible image,
Quand nous avons besoin de leçons de courage ?
Laissons au Tems sa faux, aux Parques leurs ciseaux,
Et voyons le trépas comme un terme à nos maux,

Ainsi qu'un voyageur fatigué, hors d'haleine,
Voit le bout du chemin comme un terme à sa peine.
Les Français ne pourront désavouer leur roi;
Je veux jusqu'à la fin être digne de moi.
Qu'ils viennent mes bourreaux? fier de mon innocence,
Le supplice ne peut ébranler ma constance.
Quand notre âme s'exhale, exempte du remord,
La mort est un long calme ou le juste s'endort.
Mais quel bruit se répand dans cette sombre enceinte?
Pour la premiere fois entendroit-on ma plainte?
Il redouble.... on approche... ah! c'est l'instant fatal
De paroître, ô mon Dieu! devant ton tribnnal....
Qnel trouble me saisit.,quelle crainte me glace....
Une larme m'échappe.... essuyons en la trace?
Dérobons aux tirans ce témoin indiscret,
Qu'ils prendroient pour l'aveu du remord inquiet.
Adieu, chère Antoinette, épouse infortunée,
Par un lien fatal à mon sort enchainée.
Artisan de ta perte, auteur de tes revers,
Ne maudis pas la main qui te charge de fers,

Adieu, ma tendre Sœur, ma compagne fidele,
De l'ardente amitié le vertueux modele.
Adieu, gages chéris, enfans de la douleur,
Que votre ame s'épure au creuset du malheur.
Si vos pleurs quelque fois vont agiter ma cendre,
Que jamais le remord ne les fasse répandre.
Que ma mort vous instruise et soit votre soutien,
Et que mon nom par fois charme votre entretien.
Adieu, sujets ingrats, trop injuste Patrie,
J'oublie et vos fureurs et votre barbarie ;
Puisse votre bonheur se sceller par mon sang!
(3) Je vous pardonne encor et je meurs
innocent.

F I N.

NOTES HISTORIQUES.

(*A*) Rappellez-vous ce jour où, brillante d'attraits.

Mariage de Louis Seize et de Marie-Antoinette d'Autriche, célèbre par les fêtes brillantes qui eurent lieu à cette occasion.

(*B*) Las de ces intrigans, novateurs faméliques,
Étrangers dangereux, perfides empiriques.

Sans développer tous les ressorts secrets que l'on fit mouvoir pour convoquer les États-Généraux, chacun sait que le délabrement des finances en fut le spécieux prétexte, et que la gestion et les fastueuses déclamations du présomptueux et inepte Necker y ont le plus contribué.

(*C*) Frapper les conjurés et leur chef redoutable.

Dans la première Assemblée, dite Constituante, parmi les differentes factions qui s'élevèrent, on y distinguoit déja celle de Philippe d'Orléans, surnommé Égalité; elle y manifestoit avec audace, l'ambition de son indigne chef, et cherchoit à lui sacrifier la famille regnante, pour y substituer une nouvelle dynastie, dans la personne de son Patron.

(*D*) Des étrangers sans nom, des bannis sans asyle

Tels furent les Anacharsis Clootz, les Thomas Payne,

les Claviere, les Marat, etc. etc. . . Espions aux gages des Gouvernemens étrangers, ou l'écume qu'ils avioent vomi sur le sol de la France, pour l'avilir et la déchirer.

(*E*) Je refusai le droit qu'on paie à la couronne.

Droit de Joyeux avènement que les Rois de France étoient dans l'usage de recevoir à leur avènement à la Couronne.

(*F*) N'ai-je pas aboli ces barbares entraves.

C'est à Louis Seize que l'humanité est redevable de l'abolition de la question dans les procès criminels.

(*G*) N'ai-je pas allegé ce servage coupable.

Abolition de la corvée et autres droits féodaux.

(*H*) En vous restituant vos juges et vos loix.

Rappel du Parlement exilé par le Chancelier Maupou.

(*I*) Je fus dans vos cachots détacher votre chaine.

Liberté rendue à tous les prisonniers victimes de l'intrigue de la cour de Louis Quinze.

(*K*) Défenseur généreux, même au-delà des mers.

Louis Seize, par le secours d'hommes et d'argent qu'il fournit aux Américains qui vouloient secouer le joug de la Nation Anglaise, a le plus contribué à la révolution qui a assuré l'indépendance de leur État.

(*L*) L'or n'eut pas commandé la guerre et ses horreurs.

Les Anglais ne purent pardonner à la cour de Versailles la perte de leurs colonies ; excités à la vengeance par ce ressentiment, et par la haîne Nationale qu'ils portent au nom Français, ils lui susciterent des ennemis auxquels leur or mit les armes à la main.

(*M*) La vengeance n'eut pas armé de ses fureurs,
Un monstre, un assasin, etc.

En 1788, le Duc d'Orléans fut exilé en Angleterre ; à l'époque de la révolution, il rapporta dans sa Patrie toutes les fureurs que lui avoit inspiré le cabinet de St. James.

(*N*) Quel guerrier valeureux.

Qui ne reconnoit à ce portrait celui de l'homme généreux, dont la sagesse et l'intrépidité surent briser le scèptre de fer sous lequel nous gémissions, renverser les échafauds qui étoient encor dressés, et faire succéder aux horreurs de la guerre et de la plus absurde anarchie, les douceurs de la paix, et l'Empire des loix et de la morale.

(*O*) Dernier jour de splendeur.

Il s'agit ici du 14 Juillet 1790.

(*P*) Et chercher dans la fuite un asile écarté.

Fuite du Roi et de sa famille le 20 juin 1791.

(*Q*) Qui voulus contre vous armer l'humanité.

Philippe d'Orléans, au commencement de la révolution, avoit accaparé les grains et en avoit rempli les greniers d'Ecosse, de Hollande, de Philadelphie, de Londres, etc. Mais ne pouvant plus ensuite l'exporter, il en formoit des magasins dans l'intérieur, et s'en servoit pour exciter, fomenter ou appaiser à son gré les révoltes. C'est à l'aide de ce perfide moyen, qu'il opéra la journée du 6 Octobre.

(*R*) Qui promenant par tout le meurtre et l'incendie.

Dans la presque totalité de la France, et particulierement dant la ci-devant Bretagne et les départemens méridionaux, des insurgés se portoient chez les nobles et les riches, pilloient et incendioient leurs propriétés.

(*S*) Brigands vendus au crime.

Je ne prétends point ranger dans cette classe, tous ceux qui, le 5 Octobre, se porterent à Versailles; dans le nombre, il y en avoit beaucoup que les conjurés forcerent à marcher avec eux, qui gémissoient du coupable attentat qu'on leur faisoit commettre, et de se voir l'instrument d'une odieuse faction.

(*T*) Et placai sur vos fronts.

Parmi les affronts sans nombre auxquels Louis Seize fut exposé aux Tuilleries, celui qui a le plus sensiblement affecté cet infortuné Monarque, c'est l'ersqu'un des factieux lui posa l'affreux bonnet rouge sur la tête.

(*U*) D'une révolte impie.

Journée du 10 Août.

(*V*) Est-ce moi qui formai ces cohortes guerrières.

Troupe de Bretons et Marseillais appellés à Paris, pour y maintenir, disoit-on, la tranquillité publique.

(*X*) Enfin orgarnisant ces annales sanglantes.

Massacres de septembre.

(*Y*) Outrageoit la pudeur, mutiloit la beauté.

On sait avec quelle indécente barbarie, et quelle joie féroce les assassins s'acharnerent sur le corps de l'infortunée princesse de Lamballe, au point de faire un sanglant trophée de ses membres mutilés.

(*Z*) Si fils dénaturé, si délateur infâme.

Tout le monde connoit l'infâme déposition que l'on fit signer au malheureux fils de Louis Seize; déposition

où la plus absurde calomnie et la plus immorale atrocité percent malgré l'air d'ingénuité avec laquelle elle paroit avoir été dictée, et c'est à ce piege grossier que les insensés auroient voulu prendre la Nation la plus éclairée de l'Europe. *O miseri, quæ tanta insania . . .*

(1) Que ces nœuds fortunés tissus dès ton enfance.

La tendresse de Louis Seize, pour ses enfans étoit si grande que pour ne point s'en séparer, il avoit formé le projet d'unir sa fille à son neveu le Duc d'Angoulême, ajoutant que la seconde place à la cour de son frère, étoit préférable à la première dans une cour étrangère.

(2) Je vous pardonne encor et je meurs innocent.

Dernières paroles de Louis Seize, sur l'échafaud.